

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 25/1 (1998)

DOI: 10.11588/fr.1998.1.61182

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

que. La division quadripartite de l'ouvrage est somme toute classique: apprentissage (on saura cependant gré à l'auteur d'insister sur le règne de Louis en Aquitaine, qui dura plus de trente ans), réforme des débuts du règne impérial, crise politique (cette partie entière consacrée à ce qui est pourtant présenté comme une »péripétie« illustre le primat du récit événementiel sur l'analyse des structures), fin de règne. Ce schéma a l'inconvénient de donner l'impression d'une succession chronologique clairement définie des mouvements de réforme et de réaction, ce que la recherche depuis une quarantaine d'années tend à infirmer. Il faudrait également se montrer prudent à l'égard de la »Reichseinheitspartei« (qu'elle soit réputée »ecclésiastique« ou pas). S'il évoque divers travaux récents, l'auteur propose donc une approche assez traditionnelle, sans jamais vraiment se lancer dans le débat et prendre le risque de nouvelles hypothèses. Ce livre est par conséquent un exposé rapide et solide (on s'étonnera toutefois de lire que la lutte d'influence entre Matfrid et Théodulf d'Orléans eut pour cadre »la région de Lyon«, p. 145 – vraisemblablement un lapsus du spécialiste d'Agobard). On peut cependant se demander si cette biographie permet pour autant de vraiment comprendre le règne de Louis le Pieux dans toute sa richesse, sa diversité, sa complexité.

Philippe DEPREUX, Lille

Alice L. HARTING-CORREA, Walahfrid Strabo's »Libellus de exordiis & incrementis quarundam in observationibus ecclesiasticis rerum«. A Translation and Liturgical Commentary, Leiden (Brill) 1996, XXX–337 p. (Mittellateinische Studien und Texte, 19).

La liturgie carolingienne est une réalité massive, tant en termes de volume, comme en témoignent les très nombreux manuscrits liturgiques qu'elle nous a légués, qu'en termes d'espace et de temps, puisqu'elle a recouvert une bonne partie de l'Europe occidentale et perduré des siècles sans subir de profonds changements. Néanmoins, le paradoxe est que, si l'on en connaît bien le contenu, grâce aux livres de la pratique que sont les Ordines, les sacramentaires ou les antiphonaires, on connaît en revanche assez mal les conditions précises de sa naissance et de sa mise en œuvre. L'ouvrage de Walafrid Strabon, dont Alice Harting-Correa vient de donner une réédition, assortie d'une introduction, d'une traduction et d'un commentaire, fait justement partie des assez rares sources carolingiennes qui nous offrent une tentative de réflexion rétrospective sur l'évolution des formes du culte chrétien; ce Libellus est donc bien connu des liturgistes, et l'on ne peut que remercier Alice Harting-Correa d'avoir eu la bonne idée de le mettre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs.

L'introduction (p. 1–37) est satisfaisante pour ce qui concerne la biographie de Walafrid (p. 6–12) et la datation de son ouvrage (p. 12–22), mais il faudra dorénavant la contrôler et la compléter à l'aide du livre de Philippe Depreux, Prosopographie de l'entourage de Louis le Pieux (781–840), Sigmaringen 1997. Elle m'a en revanche paru à la fois sommaire et insuffisamment synthétique pour ce qui concerne la présentation et l'évaluation de la liturgie carolingienne, expédiées en quelques pages (p. 1–6), comme pour la caractérisation du projet historique de Walafrid et de la problématique qu'il a adoptée. J'ai en outre été surpris de lire que l'époque carolingienne »was characterized by diversity of liturgical practice« (p. 36), ce qui me semble être un paradoxe, et que Walafrid »gives an accurate and realistic contemporary picture of ecclesiastical and liturgical matters« (p. 37), ce qui me semble être cette fois une généralisation abusive, sinon un contresens. Je voudrais donc faire ici un certain nombre de remarques pour essayer de combler ces lacunes et de nuancer ces jugements un peu rapides.

Walafrid (v. 808/809–849), moine de la prestigieuse abbaye de Reichenau, avait été élève de Grimoald (futur archichapelain de Louis le Germanique et abbé de Saint-Gall) puis de Raban Maur, abbé de Fulda; il devint en 829 le protégé de l'impératrice Judith et le précepteur du jeune Charles le Chauve, ce qui fit de lui un personnage de premier plan et lui valut ensuite d'obtenir le gouvernement de son abbaye. Walafrid arrive donc deux générations après le début de

la mise en œuvre de la liturgie carolingienne, qui commence dans les années 740: c'est trop tard pour avoir participé à son élaboration directe, mais pas assez pour en être réduit à masquer son ignorance en inventant des fables, comme l'a fait Notker de Saint-Gall à l'époque de Charles le Gros. Walafriid est donc essentiellement un bon témoin du regard que les hommes de l'époque du grand empereur Louis le Pieux portaient sur leur liturgie et sur ses origines.

Walafriid a en apparence – et en apparence seulement – accompli un travail d'érudit moderne, conçu comme une véritable histoire, en raison de la fonction didactique qu'il assignait à son *Libellus*: l'histoire sert à enseigner le passé, et l'abbé de Reichenau souhaitait mettre un manuel commode et assez approfondi à la disposition de ses moines. Il a en effet à peu près évité (en tout cas autant que faire se pouvait) de recourir à des légendes pieuses ressortissant à la littérature ou au mythe, ce que ses successeurs Jean Diacre hymmonides et Notker Balbulus (v. 840–912) n'ont pas su faire. Il a aussi évité les pièges de la phraséologie officielle, qui est généralement peu informative (c'est-à-dire qui n'apporte de renseignement que sur l'émetteur de l'acte, sa mentalité et ses intentions), comme par exemple l'*Admonitio generalis*; enfin, faisant bien le départ entre l'histoire et l'exégèse, il s'est abstenu de recourir à l'allégorisme propre à la littérature mystagogique, contrairement à son contemporain Amalaire. C'est là finalement, et comme en résumé, tout le problème des sources narratives carolingiennes quand elles abordent la liturgie: contemporaines de l'événement, elles restent volontairement vagues et se plaisent à déployer les fastes d'une rhétorique plus brillante qu'instructive; plus éloignées dans le temps, elles inventent. C'est comme si, par l'effet d'une mystérieuse malédiction, l'histoire de la liturgie franque entre 780 et 880 était condamnée à osciller entre la rhétorique et le mythe. Certes, Walafriid a choisi une troisième voie, qui est apparemment «scientifique». Or, malgré cela, qui est déjà beaucoup, son ouvrage déçoit l'historien d'aujourd'hui, pour me semble-t-il deux raisons principales.

La première tient au fait qu'il n'utilise pas de source que nous ne possédions nous-mêmes et ne connaissions fort bien – et n'utilisons mieux que lui, c'est-à-dire avec davantage d'esprit critique. Il est en effet un peu navrant de constater que cet homme cultivé, proche des événements, et ayant vécu au cœur du pouvoir, à portée des archives et de la bibliothèque du Palais, n'a pas mis en œuvre de sources inédites: il a eu en effet banalement recours aux sempiternelles sources littéraires (Eusèbe, Jérôme, Orose, Cassiodore, Isidore, Bède, etc.), à des capitulaires bien connus comme l'*Admonitio generalis*, à l'inusable *Liber Pontificalis* (dont il croit sur parole les notices des premiers papes), à la préface *Hucusque* du sacramentaire *Hadrianum* supplémenté, et aux canons conciliaires cités partout. Voilà pour le contenu de l'information mise à contribution par cette histoire qui, à la manière d'une «Histoire ecclésiastique», va des origines jusqu'à l'époque de son auteur. Certes, cela vaut mieux que les fariboles de Notker, mais cela ne suffit pas à faire de Walafriid un Mgr. Duchesne du IX<sup>e</sup> siècle, même si cela suffit à faire de lui un Mgr Martimort, comme l'affirme A. Harting-Correa (p. 36). Ce *Libellus* n'est qu'un lointain ancêtre des Origines du culte chrétien.

Pour ce qui concerne maintenant la forme donnée à la mise en œuvre de cette documentation somme toute peu originale, je crois qu'il est nécessaire de bien mettre en évidence le fil conducteur unique qui sous-tend et organise l'ensemble de l'ouvrage: c'est la réalisation de l'économie du Salut, c'est-à-dire le déroulement d'un temps chrétien, ordonné et dirigé vers une fin de l'histoire qui est la Parousie. Il me semble que c'est cela qui livre la clé de l'ouvrage, et c'est pour cette raison que j'ai écrit que ce *Libellus* n'est qu'en apparence seulement une histoire de type moderne. Son récit est artificiel et n'a rien de réaliste, car il est coulé dans le moule d'une véritable philosophie de l'histoire, qui est en outre une forme d'évolutionnisme. C'est cela qui explique la grande problématique adoptée par Walafriid: adoptée, mais non pas choisie: accomplissant une lecture – qui était aussi une relecture, une récapitulation et une reconstruction – chrétienne de l'histoire des formes du culte, cette problématique s'imposait naturellement à lui.

Cette problématique peut être résumée ainsi: au travers de l'histoire, on assiste nécessairement à un progrès constant de la foi, donc de la liturgie et des cérémonies du culte, progrès qui se réalise par accumulation d'apports successifs, comme une boule de neige. Cette manière d'envisager le progrès en matière liturgique repose sur une vision évolutionniste de l'histoire, c'est-à-dire de l'économie du Salut, mais également sur la certitude, très romaine et très carolingienne, qu'il existe un lien étroit, nécessaire et indissociable entre le dogme, la discipline et le rit. C'est la raison pour laquelle les progrès inévitables de la foi – aussi inéluctables que la fin des temps, et nécessaires pour la hâter – entraînent à leur suite l'approfondissement constant de la solennité des formes du culte, c'est-à-dire des cérémonies. Cette vision d'un progrès dont le seul terme sera la Parousie me semble en outre exclure (ou en tout cas ne pas envisager explicitement) l'idée de réforme par retour aux sources ou aux origines, c'est-à-dire la nécessité d'un décapage régulier de ces apports afin d'y mettre de l'ordre (ou d'y introduire un ordre factice) et d'élaguer tout ce qui peut apparaître comme des surcharges, des doublons et des longueurs. Sur cette notion chrétienne de progrès, l'auteur aurait pu consulter des travaux tels que l'ouvrage de W. Kinzig, *Novitas christiana. Die Idee des Fortschritts in der Alten Kirche bis Eusebius* (Göttingen 1994), qui est pourvu d'une riche bibliographie.

Voilà pour les quelques précisions que j'aurais souhaité trouver dans l'introduction. La traduction anglaise (p. 45–197), que j'ai vérifiée de près, m'a semblé très satisfaisante; elle rendra donc des services. En revanche, la décision de reprendre telle quelle l'édition procurée en 1897 par V. Krause dans les MGH, ainsi que son apparat, présente certains inconvénients, notamment en raison des références que Krause n'avait pu identifier (par exemple p. 150, n. 5): il est regrettable qu'A. Harting-Correa n'ait pas cherché à consulter la base de données du Cetedoc Library of Christian Latin Texts (3ème édition, Turnhout 1996) pour essayer d'y remédier.

Le commentaire d'A. Harting-Correa (p. 201–318) m'a paru trop près du texte, peu synthétique, et parfois assez élémentaire. Les renvois aux travaux spécialisés sont insuffisants et ne sont pas à jour. Quelques exemples: à propos du pape Boniface et de la transformation du Panthéon en église (p. 213), il y avait toute une bibliographie à citer; sur les *Acta Silvestri* (p. 233), il fallait renvoyer à l'article de W. Pohlkamp paru dans *Francia* 19 (1992); pour parler de la commixtion (p. 249), il aurait fallu citer l'ouvrage de A. Härdelin, *Aquae et vini mysterium. Geheimnis der Erlösung und Geheimnis der Kirche im Spiegel der mittelalterlichen Auslegung des gemischten Kelches*, Münster 1973; sur la notion de consécration eucharistique à l'époque carolingienne (p. 250), il fallait renvoyer aux travaux de J.-P. Bouhot, *Ratramne de Corbie*, Paris 1976, de M. Cristiani, «La controversia eucaristica nella cultura del secolo IX», dans *Studi medievali* 9 (1968), p. 167–233, et «Il Liber officialis di Amalario di Metz e la dottrina del corpus triforme. Simbolismo liturgico e mediazioni culturali», dans *Culto cristiano – Politica imperiale carolingia*, 9–12 ottobre 1977, Todi 1979, p. 121–167, de L. Lies, «Origenes und die Eucharistiekontroverse zwischen Paschasius Radbertus und Ratramnus», dans *Zs. für katholische Theologie* 101 (1979) p. 414–426, de G. Picasso «Riti eucaristici nella società altomedievale. Sul significato storico del trattato eucaristico di Paschasio Radberto», dans *Segni e riti nella Chiesa altomedievale*, t. 2, Spolète 1987, p. 505–532 (*Semaines de Spolète*, 33), de M. A. Navarro Girón, *La carne de Cristo. El misterio eucarístico a la luz de la controversia entre Paschasio Radberto, Ratramno, Rabano Mauro y Godescalco*, Madrid 1989, ou encore de C. Chazelle, «Figure, character, and the glorified body in the Carolingian eucharistic controversy», dans *Traditio* 47 (1992) p. 2–36; sur la fréquence de la réception de l'Eucharistie (p. 257), il fallait citer les travaux de Peter Browe, par exemple *Die häufige Kommunion im Mittelalter*, Münster 1938; sur le «chant grégorien» (p. 265), il est inutile de dire que l'ouvrage de W. Apel est totalement périmé, et qu'il fallait renvoyer à R. Crocker et D. Hiley (éd.), *New Oxford History of Music*, t. 2: *The Early Middle Ages to 1300*, Oxford 1990, ou encore D. Hiley, *Medieval plainchant: a handbook*, Oxford 1993; je me permets en outre de renvoyer à mon livre, *Du chant romain au chant grégorien (IV<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècle)*, paru à Paris en 1996 et dont l'auteur ne pouvait naturellement pas avoir connaissance;

la bibliographie sur le chant du Kyrie (p. 268) est périmée: Il aurait fallu citer J. F. Baldovin, *Kyrie Eleison and the Entrance Rite of the Roman Eucharist*, repris dans *City, Church and Renewal*, Washington 1991, p. 135–150; sur le chant de l'alléluia (p. 273), au lieu d'un renvoi à Dom Fernand Cabrol, l'auteur aurait pu citer J. McKinnon, *The Patristic Jubilus and the Alleluia of the Mass*, dans *Cantus Planus* 3 (1990), Budapest, p. 61–70, ou mon article, *Les alléluia mélismatiques dans le chant romain: recherches sur la genèse de l'alléluia de la messe romaine*, dans *Rivista Internazionale di Musica Sacra* 12 (1991) p. 286–362; sur la place du Pater et l'initiative prise par Grégoire le Grand de le placer immédiatement après le Canon, une référence à l'article de R. Chéno, «Ad ipsam solummodo orationem. Comment comprendre la lettre de Grégoire le Grand à Jean de Syracuse?», dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 76 (1992) p. 443–456, s'imposait; sur le cantique des trois enfants (p. 293–294), la synthèse reste à ce jour mon article, «Le cantique des trois enfants (Dan. III, 52–90) et les répertoires liturgiques occidentaux dans l'Antiquité tardive et le haut Moyen Age», dans *Musica e Storia* 1 (1993) p. 231–272. Mais je préfère m'arrêter ici, tant sont nombreuses les lacunes bibliographiques de ce commentaire. J'ai enfin noté la présence d'erreurs gênantes (dues à l'informatique?) dans le tableau de l'*ordo missae* (p. 319): l'alléluia n'est pas un chant de l'Ordinaire, et la Postcommunion encore moins.

Dans la bibliographie finale (p. 321–331), j'ai relevé quelques erreurs: Johanne Autenrieth devenue «Autenrich», Gilbert Dagon métamorphosé en «Dragon» (horrible visu!), le P. Paul De Clerck devenu «Le Clerck» (avec le déplacement du nom dans l'ordre alphabétique, preuve qu'il ne s'agit pas d'une faute de frappe); le titre de l'ouvrage de Klaus Gamber n'est pas «Missa romanensis», mais «Missa romensis». La bibliographie spécialisée est à mon avis insuffisante (des noms aussi importants que ceux de Paul F. Bradshaw et de Thomas J. Talley n'y figurent pas) et souvent de seconde main, la plupart du temps par l'intermédiaire de renvois à un manuel tel que «L'Église en prière» de A.-G. Martimort, d'ailleurs décoré sans rire du titre de «the Wahlafid Strabo of the twentieth century» (p. 36). Enfin, j'ai regretté l'absence d'index scripturaire.

Je crois donc que ce livre permettra de mieux faire connaître la pensée du savant carolingien qu'était Walafid, et qu'en cela il est utile; mais il me semble que l'introduction ainsi que le commentaire et la bibliographie auraient gagné à être nettement approfondis; si les débutants, et spécialement les étudiants, pourront y trouver des éclaircissements, les liturgistes n'y puiseront en revanche pas grand-chose de neuf.

Philippe BERNARD, Grenoble

Arno BORST, *Das Buch der Naturgeschichte. Plinius und seine Leser im Zeitalter des Pergaments*, Heidelberg (Winter) 1994, VI–431 S. (Abhandlung der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Klasse, Jahrgang 1994, Abh. 2).

Plinius der Ältere, der römische Seeoffizier, der um 70 n. Chr. in 37 Büchern seiner Enzyklopädie zur Naturgeschichte (*Naturalis historia*) sich bemühte, »Glanz ins Abgenutzte, Licht ins Dunkle zu bringen« (von der Kosmologie bis zur Medizin und Metallurgie), dieser große Sammler ist zu allen Zeiten benutzt, oft auch geschmäht, gemieden oder gar ganz ausgetilgt worden, so daß der Text dann nur in Palimpsesten noch durchschien. Das früheste Mittelalter stand ihm äußerst reserviert gegenüber; es nutzte das Pergament mehrerer großer Pliniuscodices lieber für christliche Texte. Das 19. Jh. liebte ihn auch nicht. Es wandte sich methodisch von ihm ab: Darwin erstrebte eine völlig neue »Natural History«, die Paläontologie; Mommsen nannte Plinius einen »liederlichen Compiler«, seine Naturgeschichte war ihm ein »Studierlampenbuch«; der Rache der Nemesis sei sie mit Recht verfallen.

Eine Geschichte der Rezeption von Plinius' Naturenzyklopädie ist deshalb nicht geschrieben worden. Für Wolf Lepenies brachte der Übergang vom 18. zum 19. Jh. das Ende der Na-